

LES JENKINS.

SCENES DE LA VIE AMERICAINE.

Le lendemain, Cora reçut une nouvelle lettre :

“ Chère miss Jenkins,

“ Hier, bercé près de vous sur les flots de l’Océan, j’ai voulu vous déclarer mon amour. Je n’en ai pas eu le courage. Chère Cora, ma vie est en vos mains. Je vous adore. Soyez ma femme, et je serai toute ma vie, comme aujourd’hui, votre tout dévoué et passionné

“ GEORGE, lord ABERFOIL, comte DE KILKENNY.”

“ Cora faillit s’évanouir de joie. Toutefois elle eut assez de force pour écrire le billet que voici :

“ Cher lord,

“ Mon cœur est libre, mais ma main dépend de mon père. Un odieux marché, auquel je n’ai pas consenti, me condamne à épouser un Français de ses amis. Venez avec moi à Scioto-Town. Je me jetterai aux genoux du vieux Samuel ; je suis sûre qu’il ne sera point inflexible, et qu’il se rendra à mes prières et à mes larmes.

“ Toute à vous, CORA JENKINS.”

— Voilà un joli rôle pour un lord ! dit Aberfoil en recevant cette lettre. Elle va se jeter aux pieds d’un vieux chanteur de psaumes, et elle espère qu’il daignera prendre pour gendre un Kilkenny. Sur ma parole, ces petites filles sont folles. J’ai bien envie de la planter là avec ses sorupules et toute la famille Jenkins. Oui, mais les dollars du père rendront son antique éclat à l’astre palissant des Kilkenny. Et que dira Roquebrune. s’il gagne encore son pari ? Cet enragé Canadien se moquera de moi. Il dira partout que j’ai cédé la place au Français. Non, de par tous les diables !—Et sur-le-champ il écrivit la lettre suivante :

“ Chère Cora,

“ Je respecte et j’admire vos scrupules ; mais, croyez-moi, le plus sûr est de nous marier avant de partir. Mon orgueil souffre d’être mis en balance avec ce Français, quel qu’il soit. Je vous attends dans ma voiture avec deux témoins. Le ministre est prévenu. Après la cérémonie, il sera toujours temps d’apaiser votre père. J’ai peine à croire qu’il éprouve une colère bien sérieuse de voir sa fille comtesse de Kilkenny, pairesse d’Ecosse et d’Irlande. Dans cet espoir, je baise vos mains divines.

“ V tre dévoué et passionné

“ GEORGE.”

Cora fit sa toilette, descendit, et trouva dans la voiture le lord et deux témoins qui l’attendaient. L’un des deux était Roquebrune ; l’Anglais, parieur loyal, voulait qu’il fût spectateur de son triomphe.

Une heure après, le mariage eût été célébré. Le lendemain, les deux époux partirent pour Scioto-Town. Roquebrune les avait précédés.

En arrivant, il dit à Bussy :—Cora est comtesse de Kilkenny, et il ne t’en coûtera que mille dollars.—En même temps il lui raconta l’histoire de ce mariage improvisé. Les deux amis éclatèrent de rire, et coururent chez le vieux Samuel Jenkins. Bussy entra d’un air affligé, et demanda la restitution des deux cent mille dollars qui avaient été réservés pour la part du vieux Jenkins et de Cora.

Au récit de cette triste aventure, Samuel se mit dans une violente colère.

—Ce n’est pas possible, s’écria-t-il. Cora n’est pas mariée.

Au même instant, elle entra chez son père avec son mari.

—Cher père, dit-elle en se jetant au cou du vieux Jenkins, je te présente mon mari bien aimé, George, lord Aberfoil, comte de Kilkenny, pair d’Ecosse et d’Irlande.

L’Anglais inclina la tête avec raideur.

—Au diable les lords et les comtes ! s’écria Samuel avec désespoir. Sa folie nous coûte deux cent mille dollars.

—Oh ! dit l’Anglais d’un air mécontent, vous ne m’aviez pas averti de cela, milady.

—Milord, répondit Cora blessée, vous ne me l’aviez pas demandé.

—Après tout, dit Aberfoil, votre père est assez riche pour supporter cette perte, et pourvu que le chiffre de la dot n’en soit pas diminué.....

A ces mots, Samuel bondit comme s’il eût été piqué d’une guêpe.—Le chiffre de la dot ! Qu’entendez-vous par là, milord ? Quoi ! vous me faites perdre cent mille dollars, et à Cora cent mille ; vous l’épousez sans mon consentement, et vous comptez sur une dot ! Demandez-la à qui vous voudrez, milord, au ministre qui vous a mariés, au chemin de fer qui vous a transportés ici, au vent qui souffle, à l’eau qui coule, à la terre ou aux étoiles, mais jamais, non, je le jure, jamais de mon vivant un dollar du vieux Samuel n’entrera dans la poche des Kilkennys.

—Pardieu ! dit l’Anglais, qui reçut toute cette bordée sans s’émouvoir, j’ai fait une belle équipée. J’ai gagné mille dollars, et un beau-père, qu’on pourrait faire voir pour de l’argent au *British-Museum*.

—Quant à toi, malheureuse enfant, cria encore plus fort le vieux Samuel, garde-toi de reparaitre devant mes yeux. Je te donne ma malédiction.

A ce dernier coup, Cora accablée baissa la tête et sortit, entraînant Aberfoil. Roquebrune et Bussy étaient demeurés spectateurs impassibles de tout cette scène.—Eh bien ! dit Bussy, doutez-vous encore, monsieur, et voulez-vous me faire l’honneur de me payer mes deux cent mille dollars ?

Au même instant entra George-Washington Jenkins.—J’en apprend de belles ! s’écria-t-il ; Cora se marie sans votre consentement avec un lord ruiné, et c’est M. de Roquebrune qui est le témoin du lord. Il y a là-dessous quelque intrigue infâme que ces hommes ont nouée pour manquer impunément à la parole donnée.

—Monsieur George-Washington Jenkins, dit Roquebrune, vous avez parfaitement deviné. C’est grâce à mes soins que miss Cora est devenue comtesse. Quant à vos expressions “ d’infâme intrigue,” j’espère que vous voudrez m’en rendre raison.

—A l’instant même, repliqua George-Washington, et, tirant de sa poche un *bowie-knife*, il se précipita sur Roquebrune. Heureusement le Canadien veillait. Il saisit d’une main vigoureuse le bras de Jenkins et l’arrêta court. En même temps il le désarma et jeta le poignard dans la rue.

—Payez d’abord vos deux cent mille dollars, lui dit-il avec sang-froid, et nous nous reverrons plus tard.

—Après moi, s’il vous plaît, interrompit Bussy ; j’ai un vieux compte à régler avec toute la famille.

Samuel signa en soupirant un bon de deux cent mille dollars sur la banque de Scioto, et les deux amis se firent payer cette somme. Le lendemain, ils écrivirent à George-Washington qu’ils respectaient trop les lois de l’Union pour se battre sur le territoire américain, mais que s’il voulait venir les rejoindre dans l’île que est au milieu de la cataracte du Niagara, ils seraient prêts, l’un et l’autre, à lui donner satisfaction les armes à la main. “ Amenez un témoin, si vous voulez, ajoutait Bussy en terminant. Le combat sera sans merci, et le vaincu sera jeté dans le Niagara.”

—Viendra-t-il ? dit Bussy à son ami.

—N’en doute pas, répondit Roquebrune. Rien n’est plus vindicatif qu’un *Yankee*. Tu as mortellement offensé celui-ci ; sois certain qu’il te tuera, ou qu’il se fera tuer plutôt que de reculer.

Trois jours après, le jeune Jenkins et un capitaine de milice, qui était son témoin, allèrent chercher Bussy et Roquebrune à l’*International-Hôtel*. Les deux combattants et les deux témoins passèrent dans l’île qui est située sur le fleuve même, au milieu de la cataracte. Jenkins ne voulut se battre qu’à la hache, et par complaisance Bussy accepta cette arme. Ce choix fit frémir Roquebrune, qui avait conçu pour le jeune Français une amitié véritable et profonde.

—Cet enragé veut t’abattre comme un chêne, dit-il à Bussy. Garde ton sang-froid, et ne te hâte pas de frapper. Attends son coup, pare et riposte. Avec cette arme-là, tout coup qui frappe est mortel. Surtout ne te laisse pas défigurer. Valentine ne me le pardonnerait pas.

Au delà de l’île, qui est couverte de sapins et de mélèzes, se trouve au milieu même de la cataracte une petite presqu’île de